

Un cœur à l'abri

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Le Refuge de l'ange, 2008
Si tu m'abandonnes, 2009
La Maison aux souvenirs, 2009
Les Collines de la chance, 2010
Si je te retrouvais, 2011
Un cœur en flammes, 2012
Une femme sous la menace, 2013
Un cœur naufragé, 2014
Le Collectionneur, 2015
Le menteur, 2016
Obsession, 2017
Le soleil ne se couche jamais, 2017

Nora Roberts

Un cœur à l'abri

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Éric Betsch*



Titre original
Shelter in place

Première publication aux États-Unis.

© Nora Roberts, 2018
Tous droits réservés.

*Les personnages, les lieux et les situations de ce récit
étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes
ou des situations existantes ne saurait être que fortuite.*

© Éditions Michel Lafon, 2018, pour la traduction française
118, avenue Achille-Peretti
CS70024-92521 Neuilly-sur-Seine Cedex
www.michel-lafon.com

*En mémoire de ma grand-mère,
aux cheveux d'un roux si éclatant.*

PREMIÈRE PARTIE

L'INNOCENCE PERDUE

« Nul profit acquis au prix d'une culpabilité quelconque ne saurait compenser la perte d'un inébranlable confort de l'esprit, compagnon sûr de l'innocence et de la vertu. Pas plus qu'il ne saurait contrebalancer le mal, l'horreur et l'angoisse que cette culpabilité fera naître à leur place dans notre cœur. »

HENRY FIELDING

Chapitre Premier

Le vendredi 22 juillet 2005, Simone Knox commanda un grand Fanta à l'orange pour accompagner ses pop-corn et ses bonbons Swedish Fish. Ce choix – son grand classique lorsqu'elle s'offrait une soirée au cinéma – changea sa vie, et la lui sauva très probablement. Jamais plus elle ne but de Fanta.

À cet instant, elle n'avait qu'un désir, s'installer dans la salle avec ses deux « meilleures amies pour la vie », et se fondre dans l'obscurité.

Car sa vie – à cet instant, pour le reste de l'été et peut-être pour toujours – était d'une nullité totale.

Le garçon qu'elle aimait, celui avec lequel elle sortait exclusivement depuis sept mois, deux semaines et quatre jours, ce garçon avec qui elle avait imaginé vivre son année de terminale main dans la main, cœur à cœur, l'avait larguée.

Par texto.

« Marre de perdre mon temps, veux kk1 prêt à tout faire avec moi. Et c'est pas toi. C'est fini entre nous. A+ »

Certaine qu'il ne pensait pas ce qu'il avait écrit, elle avait tenté de l'appeler, mais il ne répondait pas. Elle lui avait envoyé trois messages, n'hésitant pas à s'humilier.

Puis elle avait consulté sa page MySpace. En vérité, « humiliation » était un terme trop faible pour rendre compte de sa souffrance.

« Troqué ancien modèle (défectueux) contre un nouveau.

Exit Simone !

Welcome Tiffany !

Un cœur à l'abri

J'ai viré la ratée, je vais passer l'été et la terminale avec la nana la plus canon du lycée en 2006. »

Le message de son ex, agrémenté de photos, avait déjà suscité des commentaires. Bien qu'assez futée pour deviner qu'il avait demandé à ses potes d'écrire des méchancetés sur son compte, Simone n'en avait pas moins été blessée et honteuse.

Elle avait pleuré des jours durant, s'apitoyant sur son sort tandis que ses deux meilleures amies la consolait sans cacher leur colère légitime, et pestant contre les railleries de sa jeune sœur. Elle se traîna à contrecœur à son job d'été, et au cours de tennis hebdomadaire au club imposé par sa mère.

Un texto de sa grand-mère la fit renifler. Qu'elle soit en plein séjour de méditation au côté du Dalaï Lama, au Tibet, occupée à faire la fête avec les Rolling Stones à Londres ou peignant dans son atelier de Tranquility Island, Sissi devinait toujours tout.

« Je t'embrasse, mon trésor, car je sais que tu souffres, en ce moment, et que cette souffrance est réelle. Laisse passer quelques semaines, et tu te rendras compte que ce type n'est qu'un connard parmi tant d'autres. Assure, ma chérie. Namasté. »

Simone n'estimait pas que Trent était un connard – même si Tish et Mi étaient de l'avis de Sissi. Peut-être l'avait-il larguée, et d'une façon vraiment affreuse, juste parce qu'elle ne voulait pas « le faire ». Elle ne se sentait pas prête, tout simplement. Et puis Tish l'avait fait avec son ex après la soirée dansante de fin de première, et encore deux fois par la suite, mais celui-ci l'avait quand même larguée.

Le pire était que Simone aimait encore Trent. Dans son cœur désespéré d'ado de seize ans, elle était convaincue que jamais plus elle n'aimerait quelqu'un. Bien qu'ayant arraché et brûlé les pages de son journal intime sur lesquelles elle avait testé son futur nom de femme mariée – Mme Trent Woolworth, Simone Knox-Woolworth, S.K. Woolworth – avec toutes ses photos dans le brasero de la terrasse, au cours d'une cérémonie féministe avec ses deux meilleures amies, elle l'aimait encore.

Mais comme Mi l'avait souligné, il fallait bien continuer à vivre, même si une part d'elle-même souhaitait mourir. Elle avait donc laissé Mi et Tish la traîner au cinéma.

Elle en avait assez de déprimer dans sa chambre, de toute façon, et arpenter le centre commercial avec sa mère et sa petite sœur ne

lui faisait guère envie. L'option ciné l'avait ainsi emporté. Comme c'était au tour de Mi de choisir, Simone se retrouvait coincée devant *The Island*, un film de science-fiction que son amie brûlait de découvrir.

Tish, elle, n'avait rien contre ce choix. En tant que future actrice, elle considérait films et pièces de théâtre comme un devoir, et une formation en vue de sa carrière. Sans compter que Ewan McGregor figurait dans le top 5 des acteurs dont elle était amoureuse.

– Allons nous asseoir, je veux être bien placée, dit Mi.

Petite et dotée d'un corps ferme, Mi avait les yeux d'un incroyable marron foncé et une épaisse crinière noire. Elle s'empara de ses pop-corn nappés de vrai beurre, de sa boisson et de ses M&M's préférés.

Elle avait eu dix-sept ans en mai et sortait de temps en temps avec un garçon ou un autre. Mais elle leur préférait les sciences. Elle surnageait juste au-dessus de la limite des coincés parce qu'elle était une gymnaste accomplie et membre indéboulonnable du groupe de pom-pom girls du lycée.

Des pom-pom girls qui avaient hélas pour meneuse Tiffany Bryce, voleuse de petit ami et authentique salope.

– Il faut que j'aille aux toilettes, dit Tish. Je vous retrouve dans la salle.

Elle tendit à ses amies ses pop-corn light, son Coca et ses bonbons Junior Mints.

– Ne te prends pas trop la tête pour ton visage et tes cheveux ! lui lança Mi. Personne ne les verra quand le film aura commencé.

D'autant qu'elle est déjà parfaite, se dit Simone qui, portant tant bien que mal les pop-corn de Tish, se dirigeait vers l'une des trois salles du Multiplex au centre commercial DownEast.

Tish avait de longs cheveux châtain lisses et soyeux, avec des mèches dorées faites chez le coiffeur, car sa mère, contrairement à celle de Simone, n'était pas restée coincée dans les années 1950. Quant à son visage – Simone adorait détailler les visages –, de forme ovale classique, il était doté de charmantes fossettes qui apparaissaient fréquemment, comme si Tish trouvait souvent l'occasion de sourire. Simone se disait qu'elle aussi aurait souri beaucoup, si elle avait été grande et bien faite, avec des yeux d'un bleu éclatant et des fossettes.

Par-dessus le marché, les parents de Tish la soutenaient à fond dans son ambition de devenir comédienne. Aux yeux de Simone,

Tish avait touché le gros lot : le look, la personnalité, un cerveau et des parents dans le coup.

Mais tout cela n'empêchait pas Simone d'aimer Tish.

Les trois amies avaient déjà prévu de passer l'été suivant la terminale à New York ; pour l'instant, le projet restait secret, car les parents de Simone, eux, n'étaient absolument pas dans le coup. Peut-être même s'installeraient-elles là-bas ; la vie y était forcément plus excitante qu'à Rockpoint, dans le Maine.

Pour Simone, même une dune en plein Sahara devait être plus intéressante que Rockpoint.

Mais New York ? Toutes ces lumières, tous ces gens...

La liberté !

Mi poursuivrait ses études à l'université Columbia, pour devenir médecin, Tish suivrait des cours de comédie et se rendrait à des auditions.

Et elle... Eh bien, elle s'inscrirait dans une fac quelconque. Mais pas en droit, comme l'exigeaient ses parents si nazes. Ce lamentable cliché n'avait rien de surprenant, car son père était un avocat de haut vol.

Ward Knox serait déçu, mais il en serait ainsi.

Peut-être s'orienterait-elle vers les arts et deviendrait une artiste peintre célèbre, à l'instar de Sissi. Voilà qui ferait péter les plombs à ses parents ! Et comme Sissi, elle prendrait et jetterait des amants selon ses envies – quand elle se sentirait prête à passer à l'acte.

Cela ferait les pieds à Trent Woolworth.

– Reviens avec moi, lui ordonna Mi, en lui donnant un coup de coude.

– Quoi ? Mais je suis là.

– Non, tu es dans la « Zone de ruminage simonesque », la ZRS. Sors de là, reviens dans le monde réel.

Simone se plaisait bien dans la ZRS, mais bon...

– Oui mais là, j'ai les mains pleines... Il faut que j'ouvre la porte avec la puissance de mon esprit. OK, c'est bon, je suis de retour.

– L'esprit de Simone Knox est fascinant à contempler.

– Je devrais m'en servir pour des choses utiles, pas pour traîner Tiffany dans la boue.

– Inutile, Son cerveau est déjà plein de boue.

Les amies trouvaient toujours les bonnes formules, apprécia Simone. Autant regagner le monde réel, retrouver Mi – et Tish,

quand elle aurait enfin fini d'arranger son visage et ses cheveux déjà parfaits – et oublier la ZRS.

En cette première séance du vendredi soir, la salle était déjà à moitié remplie lorsqu'elles entrèrent. Mi se précipita sur trois sièges de la rangée centrale. Elle s'installa sur le troisième, de façon que Simone, encore fragilisée par sa rupture, se retrouve entre elle et Tish, dont les longues jambes méritaient de pouvoir s'étendre dans l'allée.

Mi pivota sur son siège, ayant déjà calculé que les lumières s'éteindraient dans six minutes.

– Il faut que tu viennes à la soirée d'Allie, demain.

– Je ne suis pas prête à faire la fête, répondit Simone, de nouveau attirée par la ZRS. Et tu sais bien que Trent y sera avec cette Tiffany au cerveau plein de boue.

– Justement, Sim ! Si tu n'y vas pas, tout le monde va croire que tu te caches, que tu penses toujours à lui.

– Je me cache et je pense toujours à lui.

– Ne lui offre pas cette satisfaction, insista Mi. Viens avec nous... Tish y va avec Scott, mais il est cool. Tu mets une tenue stupéfiante et tu laisses Tish te maquiller, elle est douée pour ça. Et là-bas, tu fais genre « Qui ça ? Lui ? » Tu vois, histoire de dire que tu l'as complètement zappé. Tu lances une phrase dans ce style.

– J'en serais incapable, répondit Simone, comme aspirée par la ZRS. C'est Tish, l'actrice, pas moi.

– Tu as tenu le rôle de Rizzo dans *Grease*, au printemps. Tish était géniale en Sandy, mais tu l'étais tout autant en Rizzo.

– Parce que j'ai pris des cours de danse et que je sais un peu chanter.

– Tu chantes super bien et tu as été formidable. Sois Rizzo à la soirée d'Allie, sûre de toi, sexy, et avec l'air de vouloir envoyer bouler tout le monde. Tu vois ce que je veux dire ?

– Je ne sais pas, Mi...

Elle imaginait tout de même la scène. Trent, la découvrant ainsi, voudrait de nouveau d'elle.

À cet instant, Tish les rejoignit en courant. Elle se pencha et prit la main de Simone :

– Ne panique pas, s'il te plaît !

– Pourquoi je... Oh ! non, ne me dis pas que...

– La salope se tartine les lèvres de gloss, et ce pauvre type l'attend devant les toilettes comme un brave toutou.

– Et merde ! lâcha Mi, dont les doigts se refermèrent sur le bras de Simone. Ils vont peut-être voir un autre film ?

– Non, ils vont venir ici, laissa tomber Simone. C'est comme ça que ça se passe, dans ma vie.

– N'essaie même pas de t'en aller, lui dit Mi, resserrant son emprise. Il te verrait partir, tu aurais l'air d'une ratée et tu en aurais l'impression, alors que tu n'en es pas une. Vois ça comme la répétition générale pour la soirée d'Allie.

– Elle vient ? se réjouit Tish, dont les fossettes se dessinèrent, comme vivantes. Tu l'as convaincue ?

– J'y travaille. Assieds-toi, répondit Mi.

Le bras de Simone tremblant sous sa main, elle se retourna légèrement.

– Tu as raison, ils viennent d'entrer, reprit-elle. Ne bouge pas. Ne les regarde même pas. On est là.

– On est là, maintenant et pour toujours, renchérit Tish, en serrant la main de Simone. Nous sommes un... un mur de mépris. Pigé ?

Les deux autres passèrent à leur hauteur, la blonde avec sa cascade de cheveux bouclés et son pantacourt impeccablement ajusté, et le mec canon, l'immense *quarterback* des Wildcats.

Trent lança à Simone le léger sourire qui avait autrefois fait fondre son cœur, puis glissa délibérément la main vers le bas du dos de Tiffany et la laissa sur ses fesses.

Trent chuchota quelque chose à l'oreille de sa compagne, qui jeta un regard par-dessus son épaule et esquissa un rictus narquois de ses lèvres surchargées de gloss.

Le cœur brisé et sa vie réduite à un gouffre sans le moindre Trent à l'horizon, Simone ressemblait trop à sa grand-mère pour encaisser une telle insulte sans réagir.

Elle rendit son sourire à Tiffany et dressa le majeur.

– Bien joué, Rizzo ! gloussa Mi.

Malgré son cœur en miettes et battant la chamade, Simone se força à ne pas quitter des yeux Trent et Tiffany, lorsqu'ils s'installèrent trois rangées plus bas et, sans perdre une seconde, se roulèrent une pelle.

– Tous les mecs veulent baiser, déclara Tish avec sagesse. C'est vrai, pourquoi ne le voudraient-ils pas ? Mais ceux qui ne veulent que ça ne méritent pas qu'on s'y intéresse.

Mi tendit à Tish ses Junior Mints et son Coca :

– Nous valons mieux qu'elle, car elle n'a rien d'autre que ça.

– Tu as raison, dit Simone.

Si ses yeux la piquaient un peu, elle sentait également comme une brûlure dans son cœur, une brûlure réparatrice. Elle rendit ses pop-corn à Tish.

– Je viens à la soirée d’Allie.

Tish lâcha un grand rire, volontairement railleur et sonore, ce qui fit sursauter Tiffany. Puis elle sourit à Simone :

– On va faire la loi, demain soir.

Simone cala son sachet de pop-corn entre ses cuisses pour prendre les mains de ses amies :

– Je vous aime, les filles.

À la fin des bandes-annonces, Simone ne se préoccupait plus des deux silhouettes trois rangées plus bas. Enfin, presque plus. Alors qu’elle croyait ruminer durant tout le film – c’était même son intention –, elle se trouva malgré elle captivée par l’action. Ewan McGregor était vraiment superbe, et Scarlett Johansson, forte et courageuse, lui plaisait.

Un quart d’heure après le début du film, elle se rendit compte qu’elle aurait dû accompagner Tish aux toilettes – quitte à ce que cela débouche sur une catastrophe, avec Tiffany et son gloss – ou moins se lâcher sur son Fanta.

Vingt minutes plus tard, elle s’avoua vaincue :

– Il faut que j’aïlle aux toilettes, chuchota-t-elle.

– Tu plaisantes ! siffla Mi.

– J’en ai pour une seconde.

– Tu veux que je vienne avec toi ? proposa Tish.

Simone secoua la tête et lui tendit le reste de son pop-corn et de son Fanta. Elle se leva, remonta rapidement l’allée, tourna à droite et se précipita vers les toilettes pour dames.

Elle ouvrit la porte et constata que personne n’attendait. Soulagée, elle s’installa dans une cabine et, tout en vidant sa vessie, prit le temps de réfléchir.

Elle allait maîtriser la situation. Sissi avait peut-être raison, après tout. Peut-être était-elle sur le point de comprendre que Trent était un connard.

Mais il était tellement mignon, et ce sourire...

– Peu importe, marmonna-t-elle. Les connards peuvent être mignons.

Elle y pensait toujours quand elle se lava les mains en s’examinant dans le miroir fixé au-dessus du lavabo.

Elle n'avait pas les longues boucles blondes de Tiffany, ni son regard bleu vif, pas plus que son corps de rêve. Elle était juste une fille normale, dans la moyenne, pour autant qu'elle pouvait l'estimer.

Des cheveux bruns ordinaires, que sa mère lui interdisait d'éclaircir avec des mèches. Vivement ses dix-huit ans, elle ferait alors ce qu'elle voudrait de ses cheveux. Elle regrettait de les avoir coiffés en queue-de-cheval ce soir, car cela lui donnait un air de gamine. Peut-être les couperait-elle hérissés, genre punk. Peut-être.

Elle avait la bouche trop grande, même si Tish assurait que c'était sexy, comme le prouvait Julia Roberts.

Des yeux marron, mais d'une nuance nettement moins intense que ceux de Mi. Simplement marron, à peu près de la couleur de ses stupides cheveux. Évidemment Tish, fidèle à elle-même, disait qu'ils étaient ambre.

Mais c'était juste un terme sophistiqué pour dire marron.

De toute façon, aucune importance. Elle était peut-être banale, mais au moins pas artificielle comme Tiffany dont les cheveux, sans leur coloration, auraient eux aussi été bruns.

– Je ne suis pas artificielle, dit-elle au miroir. Trent Woolworth est un connard. Et Tiffany Bryce une salope. Qu'ils aillent tous les deux se faire voir !

Elle approuva ses propos d'un air déterminé et sortit des toilettes la tête haute.

Elle crut que les claquements sonores – des pétards ? – et les hurlements venaient du film. Se maudissant d'avoir traîné et de rater une scène importante, elle se hâta.

Alors qu'elle approchait de la porte de la salle, celle-ci s'ouvrit à la volée. Un homme, le regard emplis de terreur, chancela et s'effondra en avant.

Il y avait du sang... Était-ce vraiment du sang ? Les mains de l'homme agrippèrent la moquette verte, à présent maculée de rouge, puis il ne bougea plus.

Les jambes de l'inconnu maintenant la porte entrouverte, Simone aperçut des flashes et perçut des détonations et des cris. Et des gens, des ombres et des silhouettes qui couraient, qui tombaient, qui couraient, qui tombaient.

Et un individu, masse sombre dans la quasi-obscurité, qui remontait méthodiquement les rangées.

Clouée sur place, elle le vit se tourner et tirer dans le dos d'une femme qui s'enfuyait.

Simone ne pouvait plus respirer. Si elle avait pu prendre une inspiration, elle l'aurait relâchée en un hurlement.

Son cerveau repoussait ce dont elle était témoin. Cela ne pouvait être réel. C'était forcément comme dans le film. De la fiction. Son instinct prit les commandes : faisant demi-tour, elle courut se réfugier dans les toilettes, où elle s'accroupit contre la porte.

Les mains engourdis, elle fouilla tant bien que mal dans son sac et en sortit son mobile.

Son père avait insisté pour que le numéro de Police-Secours figure en tête de sa liste de contacts.

– Police-Secours, quel est l'objet de votre appel ?

– Il est en train de les tuer ! Il tue tout le monde ! Au secours ! Mes amies ! Mon Dieu, oh ! mon Dieu. Il tue tout le monde !

Reed Quartermaine avait horreur de travailler le week-end. Cela ne l'enchantait pas non plus de travailler au centre commercial, d'ailleurs, mais il voulait reprendre ses études en fac à la rentrée. Or, suivre des cours à l'université impliquait des frais de scolarité : un léger détail. Ajoutez à cela les manuels, le logement et la nourriture. Il fallait donc travailler au centre commercial le week-end.

Même s'ils prenaient en charge la majeure partie des coûts, ses parents ne pouvaient tout assumer. Pas avec sa sœur qui quitterait la maison l'année suivante seulement et son frère, qui était déjà en troisième année à l'université américaine de Washington.

Comme il n'avait pas la moindre envie de rester serveur jusqu'à la fin de ses jours, il lui fallait reprendre ses études. Avec un peu de chance, il découvrirait ce qu'il souhaitait faire de sa vie avant d'enfiler à nouveau une tenue de remise des diplômes.

Mais en été, il était barman. Il s'efforçait de considérer le bon côté des choses. Situé dans le centre commercial, le restaurant tournait bien et les pourboires n'étaient pas négligeables. Travailler au Manga cinq soirs par semaine –, avec en plus un double service le samedi –, réduisait sa vie sociale à néant, mais il mangeait bien.

Les assiettes de pâtes, les pizzas bien garnies et les énormes parts du célèbre tiramisu du Manga n'avaient guère épaissi sa longue silhouette décharnée, même si ce n'était pas faute d'avoir essayé.

Son père avait un temps espéré voir son fils cadet chausser les crampons et suivre ses traces de star de football américain, comme

l'avait fait son aîné, et le lui avait clairement fait comprendre. Hélas, ces espoirs avaient été anéantis par le manque total de talent de Reed sur le terrain, peu aidé, il est vrai, par son corps maigrichon. Néanmoins, à seize ans, il passait son temps sur la piste de course à pied, déterminé à courir toute la journée, à tel point qu'il avait acquis une certaine reconnaissance dans le milieu universitaire, et cela compensait quelque peu les attentes déçues.

Il avait ensuite senti la pression s'atténuer, quand sa sœur s'était révélée très douée sur les terrains de football ¹.

Servant les entrées à une table de quatre – salade composée pour la mère, gnocchis pour le père, bâtons de mozzarella pour le fils et raviolis frits pour la fille –, il flirtait innocemment avec cette dernière, qui lui décochait de longs sourires timides. « Innocemment », car elle devait avoir quatorze ans et n'entrait donc pas dans les visées d'un étudiant sur le point de commencer sa deuxième année de fac.

Reed avait le chic pour flirter ainsi avec les jeunes filles, les femmes plus âgées que lui et à peu près toutes celles qui se trouvaient entre ces deux extrêmes. Les pourboires comptaient beaucoup, et en quatre étés passés à servir des clients, il avait affûté son charme.

Il balaya d'un regard sa section : des familles, quelques couples âgés, pas mal de jeunes dans la trentaine en sortie du vendredi soir. Ils avaient sans doute presque tous prévu d'aller au cinéma après le dîner. Ce qui lui donna l'idée de demander à Chaz, le directeur adjoint de la boutique de jeux vidéo GameStop, s'il était tenté par la dernière séance de *The Island* après le boulot.

Il manipulait des cartes de crédit – un peu de drague à la table trois lui valut un généreux vingt pour cent –, dressait des tables, entraînait et ressortait de la cuisine où tous s'activaient comme des fous. Enfin, l'heure de la pause arriva.

– Dory, je prends mes dix minutes ! lança-t-il.

La serveuse en chef jeta un coup d'œil sur la zone de Reed et hocha la tête pour lui donner le feu vert.

Il franchit la double porte vitrée et se fonda dans la cohue du vendredi soir. Il avait envisagé d'envoyer un texto à Chaz et de prendre sa pause en cuisine, mais il voulait prendre l'air. Et puis il savait que Angie travaillait au kiosque d'articles de plage Fun In The Sun, le vendredi soir ; il pouvait bien consacrer quatre ou cinq de ses dix minutes de pause à un flirt pas-si-innocent-que-ça avec elle.

Elle ne cessait de rompre et de se remettre avec son petit ami ; mais aux dernières nouvelles, elle n'était plus avec lui. Reed pourrait toujours tenter sa chance ; peut-être décrocherait-il un rencart avec cette fille dont les horaires de travail pourris correspondaient aux siens.

Il marchait vite, à grandes enjambées, se faufilant entre les clients, les bandes d'adolescentes, les garçons qui les dévoraient du regard, les mères guidant une poussette ou traînant un bambin, le tout sous l'incessante musique abrutissante qu'il n'entendait même plus.

Il devait sa tignasse noire à la moitié italienne de sa mère. Dory ne lui prenait pas la tête pour qu'il aille chez le coiffeur, et son père avait fini par y renoncer. Son regard vert pâle – ses yeux enfoncés dans leurs orbites formaient un contraste frappant avec sa peau olivâtre – s'illumina quand il aperçut Angie à son poste. Il ralentit le pas, glissa les mains dans les poches de son pantalon, l'air décontracté, et s'approcha d'elle d'une allure nonchalante.

– Salut, ça va ?

Elle le gratifia d'un sourire et leva ses jolis yeux marron au ciel :

– Je suis débordée. Tout le monde va à la plage, sauf moi.

– Et moi, ajouta Reed.

Il s'appuya sur le comptoir, sur lequel étaient exposées des paires de lunettes de soleil, espérant avoir fière allure dans sa tenue de travail – chemise blanche, gilet et pantalon noirs.

– J'ai bien envie d'aller voir *The Island*. Il passe à 22 h 45. Ce serait presque comme aller à la plage, pas vrai ? Ça te dit ?

– Oh... Je ne sais pas.

Elle se passa la main dans les cheveux. Ils étaient d'un blond décoloré parfait sur son bronzage, qu'il soupçonnait tout devoir à l'autobronzant disposé sur un autre comptoir.

– En fait, j'ai assez envie de le voir, ajouta-t-elle.

Plein d'espoir, Reed dégagea Chaz de ses pensées.

– Il faut bien se distraire un peu, non ? dit-il.

– Oui, mais... j'ai plus ou moins promis à Misty qu'on se retrouverait après la fermeture.

Chaz fut mentalement réintégré à la soirée.

– Cool. Justement, j'allais demander à Chaz s'il voulait voir ce film. On pourrait y aller tous ensemble.

– Pourquoi pas... répondit-elle, souriant de nouveau. J'en parle à Misty.

– Super. Moi, je file voir Chaz. Envoie-moi un texto, de toute façon.

Il s'écarta pour ne pas gêner la cliente qui patientait pendant que sa fille, encore une ado dans les quatorze ans, essayait un million de lunettes de soleil.

– Si j'avais deux paires, j'en aurais une de rechange, dit l'adolescente, qui s'admirait dans un miroir, affublée de lunettes aux verres bleu métallisé.

– Une seule, Natalie. Ce seront justement tes lunettes de rechange.

– Je te tiens au courant par texto, chuchota Angie à Reed, avant de repasser en mode vendeuse. Ces lunettes vous vont à ravir, mademoiselle.

– C'est vrai ?

– Absolument.

Reed perçut de loin ce dernier échange en filant. Il accéléra, désireux de rattraper le temps perdu.

La boutique GameStop était emplie de l'habituelle faune de geeks et, pour les plus jeunes d'entre eux, de leurs parents aux yeux vitreux s'efforçant de les faire sortir de là.

Des écrans diffusaient des extraits de jeux vidéo fixés aux murs, pour les jeux de rôle. Les jeux les plus violents ne se consultaient que sur des ordinateurs réservés aux majeurs ou aux mineurs accompagnés d'un adulte.

Reed repéra Chaz, le roi des geeks, occupé à décrire un article à une femme apparemment tout à fait larguée.

– S'il est fan de jeux de guerre, avec de la stratégie et des domaines à bâtir, il va adorer, assura Chaz, remontant sur son nez ses lunettes à verres en culs-de-bouteille. Il est sorti il y a seulement deux semaines.

– Il me paraît si... si violent. Je me demande si ça lui conviendra.

– Vous m'avez dit qu'il allait fêter ses seize ans, rappela Chaz, avec un bref regard en direction de Reed. Et qu'il aime la série Splinter Cell. Si ces jeux lui plaisent, il sera comblé avec celui-ci.

– Les garçons veulent toujours jouer à la guerre, j'imagine, soupira la cliente. Je le prends, merci.

– On va vous appeler à la caisse. Merci d'avoir choisi GameStop. (Sa cliente s'éloignant, Chaz se tourna vers Reed.) Pas le temps, mec. Je suis débordé.

– Trente secondes. *The Island*, dernière séance, ça te branche ?

– Ça marche. À nous les clones, mon pote.

– Impec. Je suis à deux doigts de convaincre Angie, mais elle veut venir avec Misty.

– Ah, euh... Je...

– Ne me lâche pas, mec. Je n'ai jamais été aussi près de décrocher un rencard avec elle.

– Ouais, mais Misty me fait un peu flipper. Et... il faudra aussi que je lui offre sa place ?

– Ce n'est pas un rencard, je cherche seulement à ce que ça le devienne. Mais pour moi, pas pour toi. Tu es mon pote de sortie, et Misty la copine qui accompagne Angie. On est dans une histoire de clones, n'oublie pas.

– D'accord. Tu dois avoir raison. La vache, je ne pensais pas...

Reed interrompit Chaz, pour ne pas lui laisser le temps de changer d'avis :

– Génial. Bon, je dois retourner bosser. On se retrouve là-bas.

Il fila en coup de vent. Il touchait enfin au but ! Les nombreux refus de rencard cédaient la place à une soirée avec elle, ce qui lui permettait d'espérer quelques caresses.

Et quelques caresses ne seraient pas de trop, pour Reed. Mais il ne lui restait que trois minutes pour regagner le Manga, sinon Dory lui botterait les fesses.

Il courait déjà lorsqu'il entendit ce qu'il crut être des pétards, ou peut-être les ratés d'un moteur, ce qui lui fit penser aux jeux de guerre en vente chez GameStop. Il se retourna, plus perplexe qu'inquiet.

Alors les hurlements se déchaînèrent. Et un bruit de tonnerre.

Non pas derrière lui, comprit-il, mais devant. Le bruit de tonnerre provenait de dizaines de personnes courant à toutes jambes. Il s'écarta du passage en voyant une femme se ruer vers lui, poussant à toute allure une poussette dans laquelle un enfant pleurait.

Était-ce du sang, sur son visage ?

– Mais qu'est-ce que...

L'inconnue passa sans ralentir, la bouche béante en un cri silencieux.

Une véritable avalanche déferla derrière elle, les gens fuyant de tous côtés, piétinant des sacs de courses abandonnés, trébuchant dessus et tombant les uns sur les autres.

Un homme glissa et chuta. Ses lunettes rebondirent sur le sol et furent écrasées sous un pied. Reed le soutint par le bras.

– Que se passe-t-il ?

Un cœur à l'abri

– Il a un fusil. Il a tiré... Il a tiré...

L'homme se releva et reprit sa course en clopinant. Deux adolescentes en larmes et poussant des hurlements se réfugièrent en courant dans une boutique, sur sa gauche.

Soudain, Reed prit conscience que les crépitements – les coups de feu – éclataient non seulement devant lui mais aussi dans son dos. Il pensa à Chaz, derrière lui, à trente secondes en sprintant, et à ses collègues du restaurant, sa deuxième famille, qui travaillaient de l'autre côté, à une minute devant lui.

Planque-toi, mec ! lança-t-il en pensée à Chaz. *Trouve un endroit où te cacher.*

Puis il s'élança vers le restaurant.

Les claquements se succédaient sans interruption et semblaient désormais venir de partout. Des vitres éclataient. Blottie sous un banc, une femme à la jambe couverte de sang gémissait. Il entendit de nouveaux cris – le pire étant la façon dont ils s'éteignaient, qui évoquait du ruban adhésif arraché.

Reed vit un petit garçon vêtu d'un short rouge et d'un tee-shirt Elmo tituber comme un ivrogne devant la boutique Abercrombie & Fitch.

La vitrine vola en éclats. Les gens s'éparpillèrent, plongeant pour se mettre à l'abri. Le petit garçon s'effondra et appela sa mère en pleurant.

Reed aperçut alors de l'autre côté de la galerie marchande un homme armé – ou était-ce un jeune garçon ? – qui riait en multipliant les tirs.

Sur le sol, un corps masculin tressauta sous l'impact des balles.

Sans ralentir, Reed attrapa le petit garçon au tee-shirt Elmo et le cala sous son bras, comme le ballon de football américain qu'il n'avait jamais été fichu de manier correctement.

Les tirs – jamais il n'oublierait ce son – se rapprochaient. Face à lui et dans son dos. Partout.

Jamais il n'atteindrait le Manga, pas avec ce gamin sous le bras. Il modifia sa trajectoire et, se laissant guider par son instinct, plongea en glissade à l'intérieur du kiosque d'articles de plage.

Angie, la fille qu'il avait gentiment draguée cinq minutes plus tôt, une éternité auparavant, gisait dans une mare de sang. Ses jolis yeux marron étaient rivés sur lui, tandis que le petit garçon braillait sous son bras.

– Oh ! non, mon Dieu ! C'est pas vrai...

Les tirs continuaient, semblaient ne jamais devoir cesser. Reed se tourna vers le bambin :

– Du calme, ça va, tu n’as rien. Comment tu t’appelles ? Moi, c’est Reed, et toi ?

– Brady ! Je veux voir ma maman !

– D’accord, Brady, on va la retrouver dans une minute, mais pour l’instant il ne faut pas faire de bruit. Tu as quel âge, Brady ?

– J’ai ça, répondit le petit, qui dressa quatre doigts, les joues ruisselantes de grosses larmes.

– Tu es un grand garçon, alors, pas vrai ? Il ne faut pas faire de bruit. Il y a des méchants tout près. Tu sais ce que c’est, les méchants ?

Le visage couvert de larmes et de morve et les yeux écarquillés, sous le choc, Brady acquiesça.

– On va rester ici sans faire de bruit, pour que les méchants ne nous trouvent pas. Et après, j’appellerai les gentils. Je préviendrai la police.

Il faisait de son mieux pour lui masquer Angie, mais aussi pour s’empêcher de penser à elle et au fait qu’elle était morte.

Il ouvrit la porte coulissante d’un meuble de rangement et en sortit les articles qu’il contenait.

– Grimpe là-dedans, d’accord ? Comme si on jouait à cache-cache. Je ne bouge pas et toi, tu restes dans ta cachette pendant que j’appelle les gentils.

Il poussa le petit garçon dans le meuble. En sortant son mobile, il se rendit compte combien ses mains tremblaient.

– Police-Secours, quel est l’objet de votre appel ?

– Je suis au centre commercial DownEast, commença-t-il.

– La police est prévenue et va intervenir. Êtes-vous à l’intérieur de la galerie marchande ?

– Oui. J’ai un petit garçon avec moi. Je l’ai caché dans un meuble de rangement du kiosque Fun In The Sun. Angie, la vendeuse... elle est morte. Elle est morte... Bon sang ! Il y a au moins deux personnes qui tirent sur la foule.

– Donnez-moi votre nom, s’il vous plaît.

– Reed Quartermaine.

– Très bien, Reed. Vous estimez-vous en sécurité, là où vous vous trouvez ?

– Vous vous foutez de moi, ou quoi ?

– Désolé. Si vous êtes réfugié dans un kiosque, vous êtes à couvert.

Un cœur à l'abri

Je vous conseille de ne pas bouger, de rester à l'abri en attendant les secours. Vous avez un enfant avec vous, c'est ça ?

– Il dit qu'il s'appelle Brady et qu'il a quatre ans. Il a été séparé de sa mère. Je ne sais pas si elle est...

Il tourna la tête et vit Brady roulé en boule, les yeux vitreux et suçant son pouce.

– Il est certainement en état de choc, ou quelque chose comme ça.

– Tâchez de garder votre calme, Reed. Et ne faites pas un bruit. La police est sur place.

– Ils tirent toujours. Ils n'arrêtent pas de tirer. Et de rire. Je l'ai entendu rire.

– Qui donc, Reed ?

– Il tirait, la vitre a explosé, il y avait un type à terre, et l'autre continuait à tirer en riant. Seigneur...

Reed entendit alors des cris. Pas des hurlements, plutôt des cris de guerre, quelque chose de tribal, de triomphant. Quelques coups de feu retentirent encore, puis...

– C'est terminé. Les tirs ont cessé.

– Restez où vous êtes, Reed. On va venir vous aider. Ne bougez pas.

Il baissa de nouveau les yeux sur son petit compagnon, dont le regard perdu dans le vide croisa le sien.

– Maman...

– On va la retrouver dans une minute. Les gentils arrivent, ils sont tout près d'ici.

Plus tard, il se ferait la réflexion que ce moment avait été le plus difficile. Cette attente, avec cette odeur de poudre dans l'air, les appels à l'aide, les gémissements et les pleurs... Tout cela en voyant sur ses chaussures le sang de la fille que jamais il n'emmènerait au cinéma.

Chapitre 2

À 19 h 25, en ce 22 juillet, l'agent de police Essie McVee achevait de remplir le rapport d'un léger accrochage survenu sur le parking du centre commercial DownEast.

Il n'y avait pas de blessé et les dégâts matériels étaient minimes. Néanmoins, le conducteur de la Lexus s'était montré assez agressif à l'encontre des trois étudiantes occupant la Mustang décapotable.

Si la Mustang était clairement en tort – la conductrice, une jeune femme de vingt ans en larmes, avait reconnu avoir reculé de sa place sans regarder derrière elle –, le frimeur et sa copine mortifiée, à bord de la Lexus, avaient tout aussi visiblement bu un certain nombre de verres.

Essie laissa son équipier gérer la Lexus, sachant que Barry débiterait son baratin habituel pour rouleur de mécaniques sortant sa poupée, sachant en outre qu'il collerait à ce type une amende pour conduite en état d'ivresse.

Elle calma les étudiantes, prit note de leurs déclarations et des informations qu'elles livraient, puis rédigea le procès-verbal. Le conducteur de la Lexus accueillit assez mal sa contravention, et pas mieux le taxi appelé par Barry ; mais ce dernier géra la situation avec l'air chargé de regrets qu'il adoptait dans de telles circonstances.

Essie tendit l'oreille quand une voix glapissante sortit de la radio. Malgré ses quatre années sur le terrain, elle sentit son cœur s'emballer.

Elle se tourna vers Barry et devina à son air qu'il avait lui aussi entendu l'appel. Elle baissa la tête vers son micro.

Un cœur à l'abri

– Unité 4-5 sur place. Nous sommes juste à l'extérieur du cinéma. Barry ouvrit le coffre de leur véhicule et lança un gilet pare-balles à son équipière.

La bouche aussi sèche que si elle avait avalé de la poussière, Essie le sangla et vérifia son arme de poing – qu'elle n'avait jamais utilisée en dehors du stand de tir.

– Les renforts sont en route, ils seront là dans trois minutes. Les unités d'intervention sont prévenues. Bon sang, Barry...

– Vivement qu'ils arrivent !

Elle connaissait par cœur la procédure, ayant suivi la formation ; mais jamais elle n'avait imaginé devoir un jour l'appliquer. Une « fusillade en cours », cela signifiait que chaque seconde comptait.

Essie et Barry se précipitèrent vers les immenses portes vitrées.

Familière de l'agencement du centre commercial, elle pensa un instant à ce coup du sort qui les avait portés, son équipier et elle, à seulement quelques secondes de l'entrée du cinéma.

Elle ne se demanda pas si elle rentrerait chez elle un jour, pour nourrir son chat vieillissant ou pour terminer le roman qu'elle avait commencé. Impossible de penser à ces choses.

Localiser, retenir sur place, détourner l'attention, neutraliser.

Elle visualisa la scène avant même d'atteindre les portes.

Le hall du cinéma donnait sur la galerie marchande principale. Ils devraient tourner à droite vers les caisses, passer devant le stand de friandises et prendre sur leur gauche, en direction du couloir menant aux trois salles. Police-Secours avait précisé que le tireur se trouvait dans la salle 1, la plus grande du complexe.

Elle jeta un coup d'œil à travers la vitre, entra dans le bâtiment et fila sur sa gauche tandis que Barry s'engageait à droite. Elle entendit la musique d'ambiance flûtée du centre commercial, et le brouhaha des clients.

Les deux employés, au stand des friandises, restèrent bouche bée en voyant surgir les deux flics, leurs armes brandies. Ils levèrent instantanément les mains ; celui de gauche laissa échapper son soda Jumbo, qui heurta le comptoir et explosa sur le sol, aspergeant la moquette.

– Il y a quelqu'un d'autre ici ? cria Barry.

– Seu... seulement Julie, au vestiaire.

– Allez la chercher et sortez, tout de suite ! Allez, bougez-vous !

Tandis qu'un des deux employés se ruait vers une porte située derrière le comptoir, l'autre, toujours les mains en l'air, continua de bégayer :

– Quoi ? Quoi ? Quoi ?

– Foutez-le camp d'ici !

L'homme obtempéra.

Essie prit sur sa gauche, s'engagea au-delà du coin et aperçut le corps étendu face contre terre devant la porte de la salle 1 ainsi que la traînée de sang derrière lui.

– On a une victime, annonça-t-elle au central, tout en progressant lentement et prudemment.

Délaissant les rires qui s'échappaient de la salle située sur sa droite, elle se dirigea vers les bruits qui retentissaient de l'autre côté de la porte de la salle 1.

Des coups de feu. Des hurlements.

Elle échangea un regard avec Barry et enjamba le cadavre. *C'est parti*, se dit-elle, quand il lui adressa un signe de la tête.

Ils ouvrirent la double porte de la salle et furent aussitôt assaillis par les échos de la violence et de la peur libérées en ces lieux, tandis que le faible éclairage du couloir perçait l'obscurité de la salle.

Essie aperçut le tireur : un individu masculin, gilet pare-balles, casque, lunettes de vision nocturne, un fusil d'assaut dans une main et un pistolet dans l'autre.

Durant la seconde nécessaire à Essie pour assimiler la scène, le tueur abattit un homme qui fuyait vers une issue de secours, au fond de la salle.

Il braqua ensuite son fusil vers la porte de la salle et ouvrit le feu.

Essie plongea à couvert, derrière le dernier rang, mais vit Barry touché au torse. Bien qu'amorti par le gilet pare-balles, le choc le projeta en arrière et le fit chuter sur le dos.

Ne pas viser le tronc, se dit-elle, sentant l'afflux d'adrénaline en elle. Car comme Barry, le tireur portait un gilet pare-balles. Elle prit trois courtes inspirations, roula sur elle-même et, terrifiée, constata que l'individu remontait l'allée en courant, droit vers elle.

Elle visa le bas du corps – les hanches, l'entrejambe, les jambes, les chevilles – et continua de faire feu après qu'il se fut effondré au sol.

Résistant à l'instinct qui lui criait d'aller s'occuper de son équipier, elle se força à s'approcher de sa victime.

Un cœur à l'abri

– Tireur à terre, annonça-t-elle dans son micro.

Gardant son arme braquée sur le tueur, elle lui retira son pistolet de la main et posa un pied sur le fusil d'assaut, qu'il avait lâché.

– Agent de police blessé, poursuivit-elle. Mon équipier est touché. Il nous faut une ambulance. Mon Dieu ! Il y a de nombreuses victimes par balles. Il nous faut de l'aide. Prévenez les secours !

– On nous signale la possible présence d'un autre tireur, peut-être deux autres, voire davantage, dans la galerie marchande. Vous confirmez que ce tireur est neutralisé ?

– Affirmatif, répondit Essie, les yeux rivés sur le bas du corps ensanglanté à terre. Il ne se relèvera pas.

Tout en prononçant ces mots, elle percevait la respiration saccadée du tueur. Il avait un bouton sur le menton. Elle l'observa un moment et, quand elle put enfin relever la tête, prit conscience du massacre qu'il avait commis.

Des cadavres étaient affalés dans l'allée, avachis sur les sièges, inertes dans l'étroit espace entre les rangées, où ils étaient tombés ou avaient tenté de se cacher.

Jamais Essie n'oublierait cette vision de cauchemar.

Quand une équipe d'intervention fit irruption dans la salle, elle attira l'attention sur elle en levant la main :

– Agent McVee ! Tireur neutralisé. Mon équipier est touché.

Entendant Barry tousser et gémir, elle se redressa et chancela, saisie de vertige.

– Vous êtes blessée, McVee ?

– Non. Non, juste... Non.

Elle reprit ses esprits et se précipita vers Barry.

– La prochaine fois que je râle à propos de ces gilets trop chauds et trop lourds, je t'autorise à me frapper, souffla-t-il. J'ai super mal, putain !

Essie ravala une montée de bile et prit la main de Barry :

– Tu jonglerais encore plus si tu ne l'avais pas enfilé.

– Tu l'as eu, Essie. Tu as descendu, ce salaud.

– Ouais, confirma la jeune femme, qui déglutit de nouveau avec difficulté, ce qui ne l'empêcha pas de hocher la tête. Je crois que c'est un môme, Barry. Et il n'est pas seul.

D'autres policiers investirent les lieux, suivis de près par les premiers secours médicaux. Pendant que d'autres unités se précipitaient dans la galerie marchande pour y traquer le, ou les autres tireurs, Essie et Barry se chargèrent de vérifier les toilettes, la réserve et le vestiaire.

– Il faut qu'un médecin t'examine, dit Essie à son équipier alors qu'ils approchaient des toilettes pour dames.

– Je verrai ça plus tard... Occupons-nous de la fille qui a prévenu les secours, dit-il, indiquant du menton la porte des toilettes.

Essie ouvrit le battant à la volée et balaya d'un geste la pièce avec son arme. Elle aperçut brièvement son reflet dans les miroirs fixés au-dessus du lavabo ; sa pâleur maladive était moins inquiétante que la nuance grisâtre prise par la peau mate de Barry.

– C'est la police ! cria-t-elle. Simone Knox ? C'est la police !

Le silence.

– Elle est peut-être sortie.

Les portes des cabines étaient ouvertes, sauf une, presque fermée.

– Simone ! insista Essie, en avançant. Je suis l'agent McVee, de la police de Rockpoint. Vous n'avez plus rien à craindre.

Elle ouvrit la porte de la cabine et découvrit l'adolescente recroquevillée sur la cuvette, les mains plaquées sur ses oreilles.

– Simone... dit Essie, s'accroupissant et posant la main sur les genoux de la jeune fille. Tu es en sécurité, maintenant.

– Ils hurlent ! Il est en train de les tuer ! Tish, Mi, ma mère, ma sœur...

– Les secours sont arrivés. Nous allons retrouver tes amies et ta famille. Sortons d'ici, d'accord ? Tu as très bien agi. Tu as sauvé des vies, ce soir, Simone, en appelant Police-Secours.

Simone leva enfin la tête, ses grands yeux noyés de larmes et reflétant son état de choc.

– Mon téléphone s'est éteint. J'avais oublié de le recharger, ça a coupé. Alors je me suis cachée ici.

– Ce n'est pas grave, tu as été parfaite. Viens avec moi maintenant. Je suis l'agent McVee, et voici l'agent Simpson.

– Et cet homme... Cet homme est sorti en courant de la salle et il est tombé. Le sang... J'ai vu... J'ai vu... Tish et Mi sont dans la salle. Ma mère et ma sœur font des courses dans la galerie.

– Nous allons les retrouver, promit Essie qui, un bras autour des épaules de Simone, l'aida à se relever et à sortir de la cabine. Va avec l'agent Simpson, pendant que je vais chercher ta mère, ta sœur et tes amies.

– Essie... protesta Barry.

– Tu es blessé, Barry. Occupe-toi d'elle, qu'un médecin l'examine.

Elle guida l'adolescente dans le couloir et vers le hall du cinéma, en passant devant les portes des salles. D'après les rapports captés

sur sa radio, deux autres tireurs avaient été abattus. Elle espérait qu'il n'y en avait pas d'autres mais devait s'en assurer.

Pendant que Barry, qui l'avait prise en charge, la conduisait vers les portes vitrées et les gyrophares des véhicules de police et des ambulances, Simone se figea et regarda Essie droit dans les yeux :

– Tulip et Natalie Knox. Mi-Hi Jung et Tish Olsen. Retrouvez-les, s'il vous plaît. Je vous en prie.

– C'est noté, je m'en occupe.

Essie s'éloigna dans la direction opposée. Elle n'entendait plus de coups de feu et, Dieu merci, quelqu'un avait éteint la musique d'ambiance. Sa radio crachotait de multiples annonces décrétant telle ou telle zone sécurisée et relayant de nombreuses demandes d'aide médicale.

Elle s'immobilisa et considéra la galerie dans laquelle elle faisait du shopping, flânait et prenait des repas depuis toujours.

L'esprit engourdi, elle se fit la réflexion qu'il faudrait du temps pour évacuer les cadavres, soigner les blessés et les transporter à l'hôpital, recueillir les témoignages de ceux qui n'avaient pas été touchés – pas physiquement, du moins. Elle doutait fort que quiconque ayant vécu cet enfer en ressorte sans séquelles.

Les secouristes affluaient, à présent. Hélas ! ils ne pouvaient plus rien faire pour de nombreux malheureux.

Une femme qui saignait du bras berçait un homme – il était perdu – sur ses genoux. Un autre, vêtu d'un maillot des Red Sox, gisait sur le sol, face contre terre. Essie discerna de la matière grise sur sa blessure au crâne. Une jeune femme d'une vingtaine d'années pleurait, effondrée devant le Starbucks, son tablier maculé de sang.

Les yeux d'Essie se posèrent ensuite sur une minuscule basket rose, vision qui lui brisa le cœur, même si elle pria pour que la fillette qui l'avait perdue se soit réfugiée quelque part.

Un jeune homme à peine sorti de l'adolescence émergea en chancelant de la boutique GameStop, ses lunettes à verres épais plantées de travers sur son nez, avec un air hébété de rêveur.

– C'est terminé ? demanda-t-il à Essie. C'est fini ?

– Vous êtes blessé ?

– Non. Je me suis cogné le coude. Je... Son regard abasourdi se porta au-delà de la policière, sur les blessés en sang, sur les morts. Oh ! mon Dieu, c'est pas vrai... Dans la... dans la réserve. J'ai des gens dans la réserve. C'est ce qu'on doit faire en cas de... Ils sont dans la réserve.